FICHE FILM

Trust me

de Hal Hartley

Fiche technique

USA - 1991 - 1h40
Couleur

Réalisation et scénario :
Hal Hartley

Décors :
Dan Ouelette

Montage :
Nick Gomez

Directeur de la photo:
Michael Spiller

Musique :
Phil Reed

Interprètes :
Adrienne Shelly
(Maria Coughlin)
Martin Donavan
(Matthew Slaughter)
Meritt Nelson
(Jean Coughlin)
John Mac Kay
(Jim Slaughter)
Eddie Falco
(Peg Coughlin)
Gary Sauer
(Anthony)
Matt Malloy
(Ed)
Suzanne Costollos
(Rachel)

Martin Donavan et Adrienne Shelly

Résumé

A l'ouverture du film, Maria, lycéenne en voie de déscolarisation, annonce qu'elle est enceinte, son père en fait une maladie - à tel point qu'il meurt d'une crise cardiaque. A l'autre bout de la ville (quelque part dans l'état de New-York), Matthew Slaughter quitte son emploi sur une chaîne de montage d'ordinateurs après avoir serré le crâne de son supérieur dans un étau. Pour lui apprendre à se stabiliser, le père de Matthew lui flanque une gifle. Maria et Matthew se rencontrent et les deux familles s'emmêlent les rancœurs.

Critique

(…) Ça démarre fort, **Trust me** ! Fort et vite. En quelques secondes, on a fait connaissance avec deux paumés. En quelques plans on sait tout de leur situation familiales respectives. Et ça n'a rien de brillant.
Rejetée par sa mère qui ne s'attendait pas à être veuve si tôt, Maria se fait plaquer par le père de son futur bébé, un benêt qui préfère le football américain à la paternité.
Matthew, lui, se fait cogner par son père, un obsessionnel de la propreté, qui devient fou furieux si la salle de bain n'est pas immaculée.
Les cadrages sont précis, les couleurs vives, le ton est bizarre, presque hystérique, à

croire que toute la banlieue américaine où se passe l'action est en permanence au bord de la crise de nerfs.
Maria et Matthew se rencontrent par hasard - il y a beaucoup de hasard dans **Trust me** - et ils s'aperçoivent qu'ils sont aussi à côté de leurs pompes l'un que l'autre. Autour d'eux, Hal Hartley fait se télescoper une foule de barjots : un épicier cynique, une voleuse d'enfants, des ouvriers aliénés…
Pas étonnant que Maria emprunte à Matthew son livre sur *L'homme et l'univers*. Pour réviser. Pour s'instruire un peu sur cette planète azymuthée avant de décider si elle va ou non donner naissance à un enfant !

Télérama n°2199 - 4 Mars 1992

Contrairement à ce que tendraient à nous faire croire certaines rumeurs souterraines qui resurgissent parfois ici où là, nous avons régulièrement l'occasion de découvrir des premier films qui suscitent l'intérêt par leur sensibilité, leur style, voire leur maturité. Cependant, ils sont rares les jeunes cinéastes qui portent en eux un univers vraiment personnel, sans racines cinéphiliques apparentes, et dont le goût inédit et tenace conquiert peu à peu une place à part dans notre souvenir. Hal Hartley est l'un de ceux-là. **Trust me** - son second film - nous plonge dans une sorte de monde parallèle au nôtre, reconnaissable et pourtant différent, suffisamment proche pour sembler réel, mais aussi assez transfiguré pour que l'histoire racontée dépasse l'anecdotique. Ce décalage subtil, qui repose essentiellement sur la direction des acteurs (tous remarquables), apporte au film une richesse discrète mais impressionnante : non sans rappeler certaines distanciation, **Trust me** s'offre à nous simultanément et de façon également évidente comme un drame individuel et une réflexion sociologique, comme une satire sociale et une histoire d'amour fou. Celle-ci et celle-là se nourrissant réciproquement, le film atteint une justesse rare, et rappelle au passage combien des étiquettes comme "drame psychologique" et "comédie sociale" ne devraient s'appliquer qu'à de mauvais films peu ambitieux : les personnages de **Trust me** se définissent jusque dans leurs sentiments les plus intimes par leur rapport à la société dans laquelle ils vivent, fatalité souvent oubliée mais qui se retrouve dans nombre d'œuvres passionnantes.
D'emblée, le spectateur est surpris par un trait d'humour grinçant : la syncope du père devant l'insoumission de Maria semble d'abord comique, avant qu'elle ne se révèle mortelle. Tout au long du film, Hal Hartley use à merveille de cette disparité entre une mise en scène distanciée et drôle et des événements qui affectent profondément les personnages. Cet humour pince-sans-rire, allié à une réalisation sobre (souvent en plans fixes et recadrages) qui fait de la caméra un témoin plus qu'un commentateur, donne au film l'élégance de la pudeur. **Trust me** est tout le contraire d'une comédie légère, car le mouvement du film tend à nuancer - donc à dramatiser - ce qui, au départ, semblait satirique : certains personnages, en particulier le père de Matthew, d'abord proche de la caricature (un ex-soldat de Corée maniaque et brutal), prennent une dimension plus humaine lorsque sont révélées leurs blessures (sa femme est morte en donnant naissance à son fils). Toute la force de Hal Hartley est dans la discrétion du trait et de la mise en scène : en faisant mine de suivre les personnages sans les dominer, la caméra évite de les enfermer dans une trajectoire conduite par un destin transcendant ; elle ne se fait pas l'écho de l'aliénation sociale contre laquelle ils se révoltent et leur laisse ainsi la liberté d'agir et donc l'espoir en l'avenir. Voilà une œuvre grave qui montre les épreuves pour ce qu'elles sont : le moyen, certes douloureux, de dépasser la situation qui les a engendrées, et de puiser en soi et dans les autres la forme de renouvellement.
Ce thème initiatique qui structure le film fait de Maria le personnage central : même si c'est un peu simpliste, on peut dire qu'elle a tout à apprendre de Matthew. Au début du film, Maria est une fille-(bientôt) mère, naïve et plutôt irresponsable, dont la rébellion maladroite et provocatrice se limite à une apparence spectaculaire : trop maquillée, vêtue de couleurs trop vives, portant une jupe trop courte et trop moulante, elle est une parodie de la séduction féminine et l'emblème de la révolte adolescente, inconsciente de ses enjeux. La prise de conscience résulte d'une crise qui réunit la culpabilité familiale (la mort du père) et la désillusion amoureuse (la rupture avec le *boyfriend* à l'annonce de sa grossesse). Le premier signe en est le monologue à l'hôpital, magnifique, où l'amour se révèle valeur suprême et illusion douloureuse. Cette découverte marque bien sûr le début de sa quête. De son côté (le montage alterné nous incite à mettre les deux cas en parallèle), Matthew semble plus clairvoyant, mais aussi plus pessimiste : entre son incapacité à supporter les compromis imposés par la société (médiocrité des petits chefs, cynisme des grands), et donc à survivre par ses propres moyens, et le caractère brutal et pathologique de son père qui le considère comme incapable, il ne lui reste qu'une sorte de prostration choisie dont l'issue la plus vraisemblable est suggérée par la grenade qu'il porte toujours sur lui. Technicien compétent, observateur lucide des mécanismes dont chacun est prisonnier (la télévision en particulier), solitaire obstiné dont on devine les fractures, Matthew peut apporter à Maria la précision de son univers et la cohérence de sa révolte. Le changement est spectaculaire : après leur rencontre, Maria troque son *look* excentrique (mais

SALLE D'ART ET D'ESSAI
CLASSÉE RECHERCHE
8, RUE DE LA VALSE
42100 SAINT-ETIENNE
04.77.32.76.96
RÉPONDEUR : 04.77.32.71.71
Fax : 04.77.25.11.83

l'excentricité est la norme des *teenagers*) contre une apparence plus discrète qui témoigne d'une force conquise. Dans l'une des plus belles scènes du film, laissant ses cheveux longs retomber sur ses épaules, elle est coiffée par sa mère, et le geste inlassable de la main lissant la chevelure, associé au visage pour la première fois retourné à lui-même, pur de tout maquillage, évoque un rite de virginité qui désigne clairement la nouvelle Maria : elle est désormais une sainte, non pas au sens étroitement théologique, mais comme dépositaire d'un sens révélé qui s'impose avec la force de la foi. Mais la révélation en un sens libératrice provoque aussi une terrible remise en question : "J'ai honte d'être jeune. J'ai honte d'être stupide", écrit Maria dans son journal intime. La voie est tracée, encore faut-il se donner les moyens de la suivre. Cependant, Matthew et Maria ne s'aiment pas encore : fermés, l'une sur une expérience douloureuse, l'autre sur son scepticisme, ils se contentent de vivre - et de s'observer - dans une proximité timide. A l'heure des aveux, et des décisions, Matthew propose un nouvel art d'aimer, issu de sa méfiance et de son exigence : "Je t'admire et je te respecte. C'est mieux que l'amour. Quand les gens sont amoureux, ils font un tas de choses insensées : ils sont jaloux…" Maria, qui a entre-temps trouvé sa féminité, n'accepte qu'à moitié cet engagement un peu tiède : "Je t'épouse si tu reconnais que le respect et l'admiration valent l'amour." Partis de la méfiance, à la recherche d'un amour sans désillusions, c'est presque logiquement dans la confiance qu'ils vont trouver ce "mieux que l'amour". Il n'est plus question de dire "Je t'aime", mais "Je te fais confiance" ("I trust you"), ce que Maria vérifie - idée magnifique - en se laissant tomber d'un mur ; surpris, Matthew se précipite pour la rattraper : c'est dans le langage du corps - celui de Maria - qu'il a donné la réponse. Le choix est fait. Dès lors, les rapports entre les deux personnages s'inversent légèrement, et c'est Maria qui tente de prendre en charge Matthew pour le guérir de ses tentations de capitulation. Car le combat contre la société doit continuer : contraint de travailler pour pouvoir espérer s'installer avec Maria, Matthew est à nouveau victime de l'aliénation qu'il fuyait au début du film. Mais la confiance est un lien solide, et l'explosion finale débouche, avant (mais au-delà de) la séparation des amants (il faudrait dire des "fiancés"), sur une communion espérée : tombés l'un à côté de l'autre, les visages inversés de Matthew et Maria se font face, allusion vivante au symbole de l'harmonie parfaite, le yin et le yang.

Constat accablant d'une Amérique génératrice de névroses, d'une machine sociale dont chacun est agent et victime et que personne ne semble maîtriser, récit initiatique dont l'aboutissement est une conversion qui tient du miracle, histoire d'une passion où l'amour même reste à conquérir, **Trust me** est un faux petit film, et Hal Hartley un vrai cinéaste.

Olivier Kohn
Positif n°374 - Avril 1992

Les ingrédients du récit sont ceux d'un mélo naturiste aux situations outrancières, qui pouvait aisément se prêter au tragique, au sordide le plus âpre, voire à l'hystérie. Au lieu de quoi Hal Hartley filme cette histoire tordue peuplée de fous ordinaires avec un sang-froid déconcertant, sur un ton lisse, impavide, qui renvoie au caractère aseptisé de l'univers dépeint (et plus symptomatiquement à la compulsion de propreté maniaque accusée par l'un des personnages). Excès inverse de celui attendu, qui peut parfois passer pour le comble de la sophistication, et donne lieu dans certaines séquences à un lyrisme ou à un comique «en veilleuse» contribuant efficacement à l'étrangeté du film, à ce ton particulier, décalé, entre deux eaux, qui caractérise **The unbelievable truth** et **Simple men**.

J. V.
Saison cinématographique 1992

Entretien avec le réalisateur

*De quelle idée êtes-vous parti pour écrire **Trust me** ?*
L'idée d'une personne qui change et dépasse son égoïsme à travers son expérience et ses luttes. Au début, Maria est une jeune fille très égocentrique, arrogante et idiote. Mais quand les difficultés l'accablent, elle se rend compte que tous ses principes étaient faux. Elle découvre de bonnes choses en elle-même et reconstruit sa vie sur de nouvelles bases. J'étais très intrigué par l'idée qu'une personne ne puisse découvrir ses aspects positifs qu'en rencontrant une personne qui les lui révèle. On devient meilleur en vivant pour quelqu'un. En luttant, Maria découvre l'humilité. J'ai tourné plusieurs films depuis **Trust** et ils montrent tous la même chose : des gens qui s'éduquent eux-mêmes, comme Maria. J'insiste beaucoup sur ce besoin de connaissance, et aussi sur l'humilité. On devrait toujours se souvenir que l'on ne sait pas tout et qu'il est impossible de tout apprendre. Mais quoi qu'il en soit, la lutte pour le savoir est essentielle. Essentielle pour changer son monde et pour soulager sa douleur.

Est-ce-que ce désir de morale et de justice était une des principales raisons pour lesquelles vous avez fait ce film ?
Je fais des films pour étudier comment les gens prennent des décisions. Pour

SALLE D'ART ET D'ESSAI
CLASSÉE RECHERCHE
8, RUE DE LA VALSE
42100 SAINT-ETIENNE
04.77.32.76.96
RÉPONDEUR : 04.77.32.71.71
Fax : 04.77.25.11.83

moi c'est la seule définition valable de la morale. On ne peut pas échapper à des considérations éthiques quand on essaye simplement de porter un regard sur la manière dont les gens prennent des décisions. L'éthique se résume vraiment à cela à partir d'un certain point.

Peut-on dire que le parcours de Maria s'apparente à une recherche de la sainteté ?
La seule chose sur laquelle toutes les religions sont d'accord, c'est que rien ne changera tant que les êtres humains ne s'élèveront pas au-dessus de leur égoïsme. Ici, une fille souffre à cause de ses erreurs, de fausses idées et de ce qu'elle subit. Tout çà la détruit. Je voulais examiner comment on pouvait s'approcher de la sainteté sans être religieuse. En changeant, elle change les gens autour d'elle. On peut définir un saint de cette manière : c'est quelqu'un qui parvient à changer les autres juste en se changeant lui-même… C'est une structure que j'ai utilisée pour **Trust**.

*Y a-t-il des points communs dans le ton et l'atmosphère de vos deux longs métrages, le premier, **The unbelievable truth** et le second, **Trust**, qui se déroulent dans les mêmes lieux et dans le même milieu social, celui de la classe moyenne de la banlieue de New-York ?*
Oui, mais **Trust** n'est pas une suite. Il ne fallait pas que l'ambiance du film soit légère, il fallait qu'elle soit traitée sur un mode sévère, austère, agressif, et que les images comportent beaucoup de gros plans. Ce dont je parle dans le film ne se prêtait pas à un traitement superficiel. Ce qui n'empêche pas que le film soit souvent drôle. (…)

Entretien réalisé par Vincent Ostria
Cahiers du Cinéma n°453 - Mars 92

Le réalisateur

Né en 1959 à Long Island, Hal Hartley débuta sa scolarité à l'école primaire religieuse, puis au lycée de Lindenhurst, qu'il quitte en 1976 pour l'université. Aux Arts Décos du Massachusetts, il étudie la peinture, et se lance parallèlement dans la découverte du cinéma Super 8, qu'il pratique à Boston. Après un an, il retourne malgré lui à Lindenhurst pour gagner sa vie. Il y est vendeur dans un grand magasin, au rayon télévision, photo-ciné, et vidéo… Il partage ses loisirs entre sa peinture et ses films super 8.
En 1980, Hal Hartley est reçu à l'école de cinéma Suny Purchase. Il y travaille en étroite collaboration avec le réalisateur et monteur Aram Avakian, aujourd'hui disparu, et le directeur de la photo Yuri Newman. Il réalise également ses premiers films avec un autre élève, Michael Spiller, qui à ce jour a fait la photo de tous ses films, à l'exception de **Dogs**. A l'institut Purchase, Hartley étudie la littérature de la renaissance, la philosophie et se concentre sur l'écriture et la réalisation cinématographique. En deuxième année, il monte et met en scène sa première pièce en cinq actes, **Here at the western world.**
Hartley obtient son diplôme à Purchase avec la mention "très bien" en 1984, et termine son film de fin d'études, **Kid** (35 min, 1985), peu après. Il part alors travailler à Manhattan avec son père et son frère, dans le fer forgé, tout en étant stagiaire mise en scène et régie, voire machiniste ou électricien sur des films publicitaires ou des longs métrages à New-York.
En 1986, il entre comme assistant administratif à Action Pictures, une compagnie spécialisée dans des films d'information pour le compte de divers ministères.
Parallèlement, il écrit des scénarios et produits son deuxième court métrage : **The cartographer's girlfriend** (29mn, 1987). Peu après, il est nommé secrétaire de production à Action Production et, pendant l'été 1987, produit son troisième court-métrage, **Dogs** (25min, 1987).
C'est alors qu'Hal Hartley met en scène son premier long **The unbelievable truth** avec Adrienne Shelly dans le rôle principal.

Dossier distributeur

Filmographie

The unbelievable truth	1989
Trust me	1990
Simple men	1992
Amateur	1994
Flirt	1995
Henry fool	1998

SALLE D'ART ET D'ESSAI
CLASSÉE RECHERCHE
8, RUE DE LA VALSE
42100 SAINT-ETIENNE
04.77.32.76.96
RÉPONDEUR : 04.77.32.71.71
Fax : 04.77.25.11.83